



HAL
open science

Le réalisme magique : mode narratif de la fiction ou label culturaliste?

Charles W Scheel

► **To cite this version:**

Charles W Scheel. Le réalisme magique : mode narratif de la fiction ou label culturaliste?. Etudes culturelles, anthropologie culturelle et comparatisme, Les éditions du Murmure, pp.211-222, 2010, 978-2-915099-38-6. hal-04071003

HAL Id: hal-04071003

<https://hal.science/hal-04071003v1>

Submitted on 22 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Charles W. SCHEEL
Université de Metz

Le réalisme magique : mode narratif de la fiction ou label culturaliste ?¹

Dans la préface d'un ouvrage récent², j'ai émis l'opinion que, dans la mouvance culturaliste issue d'Amérique du nord, l'appellation de réalisme magique était souvent embrigadée dans une approche basée bien davantage sur une lecture « idéologique » des œuvres littéraires que sur l'analyse de leur fonctionnement narratif. Alors que mon approche consiste à distinguer entre deux modes voisins de la fiction sur la base de critères narratologiques (car pour moi le réalisme magique n'est pas la même chose que le réalisme merveilleux) puis de confronter ces deux définitions théoriques à l'analyse de la poétique de certaines œuvres, d'autres approches cèdent à l'attrait du label pour le mettre au service d'une cause, celle de la littérature dite post-coloniale, ou encore celle du féminisme dans le cadre des études dites genrées et/ou culturelles.

Il va sans dire qu'une publication en français –langue marginale au sein de la *World Critique*– n'a nullement ralenti la mouvance globale. Mais, d'avoir ainsi semé un peu de vent, m'a valu de récolter quelques tempêtes –dans le verre d'eau de la critique littéraire, cela s'entend. Après tout, que représentent dans

1. Cette communication a été dédiée à la mémoire de notre collègue Marie-France Rouart, professeur à l'Université Nancy 2, décédée subitement en février 2008 lors d'un séjour à l'Université du Tennessee à Knoxville.

2. *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*, Paris, L'Harmattan, 2005.

le marché désormais mondial de la librairie, les quelques titres de la littérature (sérieuse) magico-réaliste, par rapport aux montagnes de sagas de la *fantaisie*³? Voilà le mode de la fiction véritablement global car *mainstream* en diable. Les auteurs de fantaisie, en effet, se soucient du post-colonialisme comme d'une guigne, se réfugient dans les temps épiques d'un âge médiéval légendaire et se complaisent dans un mélange d'esthétiques pré-raphaélite et néo-gothique où alternent des images angéliques et *gore*, pour évoquer d'interminables guerres dans lesquelles des hordes de monstrueuses créatures – le Mal – s'attaquent à de vieux sages, à de beaux elfes et à de belles princesses – le Bien. Toutes ces choses étant aisément déclinables en films, jeux vidéo et T-shirts.

Ici, je me propose de faire le point sur la question en partant de l'essai de Stephen Slemon qui a ouvert les vannes, pour ainsi dire, il y a vingt ans déjà, du courant culturaliste de cette espèce de nouvelle *matière de Bretagne* que constitue le filon du réalisme magique, avant d'examiner les ouvrages plus récents dans ce domaine et d'y souligner ce que je perçois comme des faiblesses épistémologiques. Faiblesses qui sont d'ailleurs mentionnée aussi par quelques rares voix anglo-saxonnes qui s'interrogent sur l'utilisation dorénavant galvaudée du label.⁴ Il convient sans doute à ce point de rassurer les organisateurs de notre congrès pacifiste : je ne suis pas *contre* des études culturelles – j'ai même l'impression de ne faire que cela, en navigant constamment entre romans et civilisation dans mes cours de littérature américaine ou comparée. Je maintiens cependant que l'on ne saurait rendre justice à la grande littérature du monde (laquelle n'est pas réduite à la *world literature* globale de langue anglaise ou à ce que certains ont voulu appeler la littérature-monde) en l'abordant avec de vagues notions d'anthropologie ou avec une pieuse correction politique. Cette dernière me paraît souvent inhibante et prescriptive, et un Gerald Gillespie va jusqu'à estimer qu'il existe dorénavant un « impérialisme culturel » nouveau et massif.⁵

Or donc, au début du temps où les ténèbres s'abattirent sur le champ de bataille – déjà international mais pas encore global – de la critique du réalisme magique, fut le verbe. Et le verbe fut celui de Stephen Slemon dans une communication faite en 1986 et publiée sous le titre « Magical Realism as Postcolonial Discourse »

3. À l'inverse de Jacques Baudou (*La Fantasy*, PUF, Que sais-je ?, 2005) pourquoi ne pas franciser le terme de *fantasy*, puisque sa signification première en anglais est aussi la même qu'en français ?

4. Notamment Kenneth Reeds dans « Magical Realism: A Problem of Definition » (*Neophilologus*, 90, 2006, p.175-196), qui souligne avec raison à quel point la confusion persistente entre le réalisme magique et le réel merveilleux promu par Alejo Carpentier continue à générer le flou. Ceci dit, il n'explique pas en quoi revenir à la conception du *magischer Realismus* du critique d'art Franz Roh de 1925 permettrait de clarifier l'usage de l'appellation en littérature.

5. « Scheel uncovers for us a massive case of cultural imperialism », dit-il dans le compte rendu de mon ouvrage de 2005 (*Recherche littéraire/Literary Research*, 2006, vol. 23/45-46, p. 31-33).

en 1988 dans *Canadian Literature*. Ce texte n'ayant pas été traduit en français à ma connaissance, c'est moi qui traduis aussi littéralement que possible les extraits suivants pour expliciter sa démarche :

Dans aucune de ses applications en littérature, le concept de réalisme magique n'a été distingué avec succès de genres voisins comme l'affabulation, la métafiction, le baroque, le fantastique, l'étrange ou le merveilleux, et conséquemment, il n'est pas surprenant que certains critiques aient décidé d'abandonner le terme entièrement. / Mais il conserve suffisamment de ce que Frederic Jameson appelle une « étrange séduction » pour continuer d'être utilisé par la critique, malgré le vide théorique dans lequel il baigne. (p. 407)

Bref, pour Slemon, un vague mais beau label sans maître se ballade dans les terrains d'une théorie littéraire vague – d'autant plus vague que la liste de « genres voisins » qu'il propose surprend : le baroque, par exemple, me semble relever du style ou de l'esthétique. D'autre part, lors de sa communication en 1986, Slemon pouvait considérer en effet, que le réalisme magique n'avait pas encore été défini de façon convaincante dans le domaine littéraire. Mais il est étonnant que dans la publication de cet essai en 1988 et encore davantage dans sa réédition en 1995.⁶ Slemon ne mentionne pas le remarquable ouvrage publié en 1985 par sa compatriote Amaryll Chanady qui distingue magistralement entre le fantastique et le réalisme magique en tant que modes narratif de la fiction.⁷

Slemon continue ainsi :

[Il semble que] la perception du réalisme magique, en tant que contrat à valeur sociale, comporte un résidu de résistance envers le centre impérial et ses systèmes totalitaires de classification générique. [...] Leur incompatibilité avec la pratique du RM repose sur l'histoire de leur construction : la lecture de textes littéraires provenant presque exclusivement d'Europe et des États-Unis. L'utilisation critique du concept de réalisme magique peut donc signifier la résistance aux théories monumentales de pratique littéraire – une manière de suggérer qu'il se passe des choses dans certaines formes d'écriture littéraire et dans les modalités de l'expérience culturelle qui soutient ses formes, qui défie les capacités d'explication des plus grands systèmes génériques. (p. 408)

6. Lois Parkinson Zamora et Wendy B. Faris, éd., *Magical Realism – Theory, History, Community*, Durham et Londres, Duke University Press, 1995, p. 407-426.

7. Amaryll Chanady, *Magical Realism and the Fantastic: Resolved Versus Unresolved Antinomy*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985.

En d'autres termes, Slemon propose de résister à la théorie littéraire des grandes puissances transatlantiques en s'attaquant au projet suivant :

Ce que je veux faire dans cet essai, c'est employer un peu de la liberté que nous octroie le manque de spécificité théorique du réalisme magique, pour essayer, plutôt que de définir le concept en terme de genre, de le placer dans le contexte de la culture littéraire canadienne de langue anglaise et de la façon dont celle-ci se développe dans le post-colonialisme. Pour ce faire, je projette de me concentrer sur deux romans : *The Invention of the World* de Jack Hodgins (1977) et *What the Crow Said* de Robert Kroetsch (1980). (p. 408-409)

Ayant ainsi postulé l'intérêt d'un label de théorie littéraire flou, afin de l'adopter pour discuter d'enjeux culturels plutôt que littéraires, Slemon propose une dizaine de pages de discussion des deux textes choisis pour arriver aux conclusions suivantes, citées ici de manière extensive en raison de leur caractère programmatique :

Ces deux textes, donc, thématisent *une sorte* de discours post-colonial : un discours qui comprend la récupération de voix réduites au silence dans le but d'une « *reconstruction de la réalité imaginée positivement* ». Les deux textes soulignent la pluralité et les vides produits par la rencontre coloniale et par le système d'écriture lui-même ; dans les deux textes, des présences marginalisées se pressent dorénavant vers le centre. [...] Ces textes exigent une lecture dans laquelle l'imagination est stimulée afin de produire des « *codes de réception* » nouveaux et libérateurs. Ce sont ces éléments, je crois, qui sont caractéristiques de beaucoup de textes magico-réalistes post-coloniaux. [...]

Au sein de cultures post-coloniales distinctes en tant que telles, cette approche du réalisme magique pourrait opérer de telle manière que ce mode apparemment nouveau de la fiction soit reconnu comme continu dans des oeuvres de fiction apparemment non-similaires mais dans lesquelles un style ou une narration oppositionnel ou dialogique se fait entendre contre l'héritage post-colonial, mais de manières différentes [...].

Lus en tant que forme du discours postcolonial, les textes réalistesmagiques auxquels je me suis attaqué ici, incluent un combat positif et libérateur avec les codes de l'histoire impériale et son legs de fragmentation et de discontinuité. En enchâssant les oppositions binaires des relations sociales d'hier et d'aujourd'hui dans le « *miroir parlant* » de leur langue littéraire, ces textes suggèrent que des stratégies efficaces pour l'avenir exigent la révision des unités apparemment tyranniques du passé au sein d'une double pensée complexe et imaginative consistant à « *se souvenir de l'avenir* ». (p. 420-422)

Je me contenterai de souligner que la notion de « mode », « style » ou « narration » littéraire que Slemon propose dans son article sous le label réalisme magique relève non pas tant de l'analyse littéraire que du manifeste culturel à teneur idéologique – assez comparable dans l'esprit, me semble-t-il, aux textes d'Alejo Carpentier sur le réel merveilleux américain et/ou le baroque, par exemple (mais qui contenaient, eux, un humour facétieux et provocateur dont ses récupérateurs ne tiennent pas toujours suffisamment compte à mon avis).

Dès 1991 paraissait un article de Marie Vautier dans la revue bilingue *Études en Littérature Canadienne* sous le titre « La révision postcoloniale de l'Histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo », dont je me contente de citer le résumé, *verbatim* :

Vautier discute de l'aspect réaliste magique et postcolonial du roman *La Tribu* (1981) de François Barcelo en se basant sur les théories d'Alejo Carpentier et de Stephen Slemon. Au Québec, après l'échec du référendum de 1980, on commence à noter un rapport entre le roman réaliste et l'attitude postcoloniale vis-à-vis de l'histoire. Le roman de Barcelo peut donc être lu comme postcolonial puisqu'il répond à cinq éléments importants : les questions de la langue, les raccourcis parodiques de l'Histoire, la méfiance face au texte historique « authentique » européen, le désir de poser un défi à la notion du « centre », et l'utilisation humoristique de l'histoire et du peuple québécois.⁸

Il faut souligner que la notion de post-colonial est ici déplacée de manière assez saisissante puisque, s'il est question, d'une part et classiquement, de la méfiance québécoise face au texte historique européen, de l'autre, il s'agit d'une œuvre qui interroge la position du Québec non pas dans sa relation avec l'ancienne Europe colonisatrice, mais au sein d'un Canada post-colonial majoritairement anglophone. Il n'est pas question dans *La Tribu* de Bartelo, des Indigènes de la région québécoise, s'il en reste, et de pratiques culturelles distinctes de celles importées par les colons européens, mais d'un post-colonialisme interne au second degré. Ce qui suscite des questions gênantes par rapport à toute l'école qui estime que le réalisme magique « canonique » est celui des grands textes du boum latino-américain, lesquels, grosso modo, illustreraient un clash culturel entre des populations indigènes authentiquement superstitieuses (si l'on ose dire) et les descendants d'Européens aveuglés par un rationalisme détestable. Ce premier exemple d'extrapolation du label magico-réaliste dans la ligne postcoloniale proposée par Slemon paraît donc problématique à divers titres.

8. Vol.16.2. ; cf. <http://ultratext.hil.unb.ca/otcgi/llscgi60>.

Depuis, un grand nombre d'articles et plusieurs ouvrages collectifs substantiels sont parus sous le label réalisme magique – un seul en français, sous le label voisin (mais induisant en erreur) de réalisme merveilleux⁹ – où la veine ouverte par Slemon est largement exploitée. Ces publications contiennent des dizaines d'études intéressantes sur une gamme croissante d'oeuvres et d'auteurs, mais leurs éditeurs me semblent avoir le plus grand mal à extraire une définition cohérente du label magico-réaliste par distillation de leurs riches récoltes.¹⁰

Ainsi, Elsa Linguanti introduit l'ouvrage *Coterminous Worlds: Magical Realism and Contemporary Post-Colonial Literature in English*¹¹ de la manière suivante :

Le phénomène littéraire discuté ici me mesmérise depuis des années, alors que je ressens un certain dégoût pour un phénomène parallèle, la postmodernité littéraire.[...]. Les textes en anglais qu'on peut placer sous le terme global « réalisme magique » révèlent certaines affinités formelles avec le postmodernisme, mais semblent réglés sur une autre longueur d'onde, suffisamment difficile et séduisante pour susciter l'intérêt, voire la fascination. Quelle est précisément cette longueur d'onde ? [...] Comment ces textes fonctionnent-ils ? (p. 1)

La lecture révèle que l'ouvrage se cantonne dans la recherche de « la longueur d'onde » (parfois très finement) plutôt que dans le fonctionnement textuel. D'autre part, il importe de souligner un postulat de départ qui paraît aussi caractéristique de ce genre d'approche que problématique :

L'esthétique réaliste-naturaliste, le réalisme social, le réalisme psychologique, le surréalisme font place à une nouvelle vision de la « réalité » qui n'incarne pas seulement une dynamique postmoderne de dispersion ou un bricolage de traces déridéennes. [...] Le réalisme magique questionne l'idée-même de « réalisme littéraire » en tant que manière conventionnelle d'encoder la réalité. [...] **L'impulsion magico-réaliste n'est évidemment pas originaire d'Europe** (même si on le trouve dans *Le Tambour* de Günter Grass et quelques autres œuvres). (p.1-2)

9. Xavier Garnier (éd.), *Le Réalisme merveilleux*, Paris, L'Harmattan, 1998.

10. La même méthode « inductive » s'était déjà avérée problématique dans la première grande publication en langue française sur ce sujet : Jean Weisgerber, éd., *Le Réalisme magique – Roman. Peinture. Cinéma*, 1er cahier du Centre d'étude des Avant-Gardes littéraires de l'Université de Bruxelles, Ed. L'Age d'homme, 1987.

11. Rodopi, 1999. On pourrait traduire le titre ainsi : *Des mondes qui coïncident : le réalisme magique et la littérature post-coloniale contemporaine en anglais*. C'est moi qui traduis les citations.

Autant l'on peut admettre, *grosso modo*, la validité des deux premières propositions ci-dessus, autant la troisième, mise en caractères gras dans le passage ci-dessus, pose un sérieux problème de chronologie, puisque *Le Tambour* est paru dès 1959, donc avant la vague des romans du boum latinoaméricain qui sortit l'appellation de réalisme magique du sommeil dans lequel elle baignait outre-Atlantique depuis 1927¹². Tout aussi problématique paraît cet autre paragraphe de l'introduction de *Coterminous Worlds* :

La plupart des écrivains considérés dans la sélection présente ont été formés moins par la littérature du modernisme que par la Grande Tradition [sic pour les majuscules] du 19^e siècle et par une intime suspicion vis-à-vis du nihilisme suffisant du postmodernisme. Ils viennent de pays qui ont occupé une position marginale, non seulement géographique mais aussi culturelle, voués cependant à converger vers le centre du fait de la dynamique inhérente à la structure des sociétés d'aujourd'hui. (p. 2-3)

La question qui se pose est celle-ci : est-ce que la « Grande Tradition du 19^e siècle » mentionné ici est moins européenne que le « nihilisme post-moderne » ?

Le volume édité par Elsa Linguanti est clos par sa propre étude « Wilson Harris, A Case Apart » (p.245-268), qui me paraît orienter le réalisme magique vers une *weltanschauung* mystique assez éloignée des jeux narratifs généralement associés à l'appellation et qui suscitent par ailleurs de sérieuses questions sur l'équivalence, postulée sans discussion (par le biais de simples parenthèses, mises en gras ci-dessous), entre le « *magical realism* » et le « *marvelous realism* » cher à Wilson Harris :

Dans une lettre à Michel Fabre, **Wilson Harris offre une définition de son acception du réalisme magique (merveilleux)** : « Le concept de 'réalisme merveilleux' constitue pour moi un pèlerinage alchimique [...] une aventure incessante au sein du soi et en dehors du soi dans la nature et dans des êtres qui sont sous-évalués ou qui ont été éclipsés ou emprisonnés par des modèles de conquête ». (p. 245)

Dans « Un nouveau type de littérature », le dernier paragraphe de l'article (valant manifestement comme conclusion générale de l'ouvrage), cette approche mystique atteint des accents millénaristes :

12. Dans ce contexte, il convient d'ailleurs de noter qu'Elsa Linguanti omet toute référence à la source italienne de l'appellation, le *realismo magico* promu dès 1926 par des écrivains/critiques comme Massimo Bontempelli, parallèlement donc à la popularisation bien mieux connue du *magischer Realismus* de Franz Roh [in : *Nach-expressionismus (Magischer Realismus): Probleme der neuesten europäischen Malerei*, Leipzig, Klinkhardt & Biermann, 1925] par la traduction espagnole de ce dernier en 1927 sous le titre de *Realismo mágico*.

Ceci est une littérature de « *l'incommensurabilité sémantique maximale eu égard aux moyens d'expression formels* » [cf. George Steiner, *Real Presences*, 1989]. Délivrés des chaînes de la représentation, le verbe pénètre dans le réseau ouvert de l'univers lexical, acquiert à nouveau sa « magie » [...]. Alors que nous approchons de la fin du 20^e siècle, je ne doute pas que Harris représente une figure centrale et emblématique, ainsi que hautement charismatique. / On peut affirmer sans craindre d'être « *démodé* » en cet âge du post-Logos que le transculturalisme [...] fait partie des forces qui permettront à l'humanité opprimée et épuisée de retrouver la dimension humaine. / L'aventure littéraire que nous pouvons continuer d'appeler le « réalisme magique » est une affaire de « *coniuncto ou de vrai mariage* », de non-séparation ou de la destruction de barrières entre des incompatibilités apparentes. (p. 264-268)

La publication *A Companion to Magical Realism*¹³, résulte d'un projet de trois ans sur le thème « Idéologies des genres et transformation narrative » et d'un colloque sur le réalisme magique en 2002 au University College London. La 4^e de couverture mentionne les termes suivants (dans ma traduction) : « *Études sur le "mouvement" du réalisme magique, portant sur des auteurs "traditionnellement associés" à l'appellation et sur de "nouveaux auteurs recrutés pour sa cause" ; il s'agit d'un "phénomène littéraire international émergeant du traumatisme de la dépossession coloniale"* ». L'introduction substantielle des co-éditeurs est intitulée « La globalisation du réalisme magique : une nouvelle politique de l'esthétique ». Stephen Hart y brosse, dans la partie sous-titrée « Réalisme magique : style et substance », un tableau de l'historique de l'appellation. Il mentionne notamment le roman d'Alejo Carpentier, *Le Royaume de ce monde*, dont il conclut qu'il « oscille entre le réel et le merveilleux » et que « cette oscillation entre deux mondes allait demeurer un trait caractéristique du réalisme magique. » Or ce raccourci nous est interdit par Carpentier lui-même, qui, on le sait, a expressément réfuté dans ses articles et essais toute association entre son « réel merveilleux » et « la notion européenne » de réalisme magique.

Plus loin, Hart se pose la question comment le réalisme magique a pu migrer avec tant de succès, depuis son origine en Amérique latine, « *vers des rivages culturels variés à partir des années 1980* » (p. 6) ? Il trouve la réponse dans plusieurs ouvrages sur la littérature postcoloniale¹⁴, dans lesquels les liens entre magie et politique sont mis en relief. Hart cite aussi Salman Rushdie, selon qui le réalisme magique de Garcia Marquez serait l'expression « *d'une conscience*

13. Stephen M. Hart et Wen-chin Ouyang, éditeurs, Londres, Tamesis, 2005.

14. Notamment Elleke Boehmer, *Colonial and Postcolonial Literature* (1995) et Jean-Pierre Durix, *Mimesis, Genres and Post-Colonial Discourse: Deconstructing Magical Realism* (1998).

authentique du Tiers-monde » et conclut que « *Rushdie, se parant peut-être d'une plume trouvée dans Cent Ans de solitude, emploie la rhétorique de la magie pour asséner son message politique.* » (p. 9). Un mélange analogue pourrait être trouvé dans le roman *The Famished Road* de Ben Okri, à propos duquel Hart ajoute que « *le vernis magico-réaliste du style ne tue pas les messages politiques que ce roman veut faire passer* » (p. 11). Je pose moi la question : comment réconcilier cette formule sur un « *vernis stylistique magico-réaliste* » avec le postulat du réalisme magique en tant qu'expression authentique des cultures du Tiers-Monde, invoqué plus haut ?

Hart résume ensuite le parcours du label de la manière suivante :

C'est du fait de son hétérogénéité intrinsèque plutôt que de son syncrétisme que le discours du réalisme magique a pu migrer de l'Amérique latine vers divers rivages culturels de par le monde. En particulier pour les écrivains de pays ayant récemment échappé à l'empoigne coloniale, le réalisme magique semblait offrir un idiome littéraire qui pouvait refléter les tensions politique brutes qui accompagnaient le mouvement vers le statut de nation, notamment durant les années 1980 et le début des années 1990 qui peuvent être considérées comme l'apogée du réalisme magique globalisé. (p. 11)

Or « *l'hétérogénéité intrinsèque et le syncrétisme du discours du réalisme magique* » me paraissent des notions bien floues. On se demande aussi quelles nations du Tiers-Monde, productrices de littérature magico-réaliste, ont gagné leur indépendance entre 1980 et 1995. Hart conclut avec un paragraphe fourre-tout sur les objections qui ont été ou pourraient être formulées à l'encontre de la politisation du label réalisme magique, qui domine dans sa publication. Or il ne paraît guère sérieux de regrouper *Harry Potter* (qui relève du mode *fantaisie*) et les romans d'Angela Carter ou d'Isabel Allende dans un même lot estampillé « *réalisme magique en tant qu'esthétique stylistique dénuée de contenu politique* » (p. 12), lequel s'opposerait donc à un autre réalisme magique littéraire, défini par une substance politique. Ceci est aussi troublant sur le plan de la poétique des auteurs concernés que sur celui de la théorie littéraire, me semble-t-il.

Dans la seconde partie de l'introduction, Wen-chin Ouyang propose sous le sous-titre « *Le réalisme magique et au-delà : idéologie de la fantaisie* » une analyse de divers aspects liés aux emplois de l'appellation réalisme magique dans le cadre de la littérature post-coloniale et de la « *subversion de l'épistémologie occidentale moderne* » (p. 14). Il estime notamment que « *le roman, lui-même une importation européenne, devient nécessairement le site de la résistance, le terrain sur lequel la guerre du recouvrement culturel a lieu* ». *Cette guerre pose aussi la question de*

la langue dans laquelle la décolonisation peut se faire et de la mesure de « magie » qui existait dans les littératures européennes pré-coloniales (p.17). Ouyang termine sur des considérations peu claires en comparant le réalisme magique et la *fantaisie*. Certes, « *les deux modes subvertissent le réalisme* » et relèvent pour l'un de la « littérature » et pour l'autre de « la fiction populaire », mais leur rapprochement sur le terrain du post-colonialisme ne me paraît guère convaincant : si *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien pouvait être lu (mais non sans effort, à mon avis) comme une allégorie de la Seconde Guerre mondiale, qu'en est-il de *Harry Potter* ?

Dans la 3^e partie de l'introduction sous-titrée « Terrains familiers, trajectoires nouvelles : le fantastique, le réel et le réalisme magique » les co-éditeurs réunis expliquent que leur ouvrage avait été conçu comme un hommage, dix ans après sa parution, du volume édité au Texas par Zamora et Faris¹⁵. Leur *compagnon* devait « *proposer une nouvelle série de lectures croisées et pluralistes du réalisme magique* », notamment « *en analysant les motifs magico-réalistes dans les œuvres d'écrivains non associés d'emblée avec le mouvement* ». Je relève pour ma part que le label réalisme magique a été présenté dans cette introduction en tant que genre, style, mode narratif, mouvement, contenu politique, motif (comme l'apparition de fantômes) et stratégie herméneutique dans diverses littératures post-coloniales. Voilà une troublante variété de signifiés pour un seul signifiant.

Je mentionne également un récent ouvrage français de Katherine Roussos sur ce thème, intitulé *Décoloniser l'imaginaire. Du réalisme magique chez Maryse Condé, Sylvie Germain et Marie Ndiaye*¹⁶. Roussos se place dans la ligne ouverte par Wendy Faris dans *Ordinary Enchantments: Magical Realism and the Remystification of Narrative*¹⁷, dans lequel Faris estime notamment que :

Les processus qui contribuent à la force décolonisatrice du réalisme magique peuvent aussi fonctionner en rapport avec le genre (*gender*). Dans ce contexte, le réalisme magique continue le processus de désenchantement de la culture patriarcale et des formes dominantes de représentation réaliste commencée par le surréalisme [*sic*]. Il a donc adopté ce que l'on peut considérer comme des manières traditionnellement féminines d'être et de savoir. [...] Cependant, comme le surréalisme, le réalisme magique perpétue certains stéréotypes patriarcaux, utilisant par exemple les corps féminins comme un pont vers l'au-delà... (p. 4)

15. *Op. cit.*

16. L'Harmattan 2007, Bibliothèque du féminisme.

17. Nashville, 2004. On pourrait traduire le titre ainsi : *Des Enchantements ordinaires : le Réalisme magique et la re-mystification de la narration*. C'est moi qui traduis les citations.

En d'autres termes, le réalisme magique est un remède contre le colonialisme et contre le patriarcat, mais il en existe aussi une version machiste. Faris conclut son introduction ainsi : « *Pour résumer, mes buts fondamentaux dans cette étude sont d'explorer l'importance du réalisme magique dans la littérature contemporaine et sa force en tant que style narratif post-colonial* » (p. 4). Or à moins de tout confondre en analyse littéraire, le style me semble l'apanage d'un auteur, et non pas un genre de la fiction ou un mode narratif. Ce n'est que dans le cadre de la peinture (ou du film) qu'il a été question d'un style ou d'une esthétique magico-réaliste.

Pour revenir à l'ouvrage de Roussos, j'ai eu l'occasion d'exprimer dans une recension¹⁸ que son application du label réalisme magique pour rendre compte des imaginaires des trois auteurs francophones concernées me paraissait problématique – pour des raisons distinctes selon les trois cas. Il me semble aussi que l'appellation de réalisme merveilleux, défini en tant que mode narratif caractérisé par une forte poétisation de la narration, est bien plus à même de distinguer l'écriture féminine d'une Simone Schwarz-Bart ou d'une Toni Morrison, des jeux formels des auteurs masculins latino-américains associés au réalisme magique.

Il va sans dire que le comparatisme littéraire est un pan des études culturelles – dans l'acception ouverte du terme, en tout cas. Dans le vaste domaine de discussion autour des notions de réalisme magique et de réalisme merveilleux dans la fiction littéraire du 20^e siècle, une approche comparatiste demeure essentielle : sans confrontation permanente détaillée entre la théorie générique et les poétiques des écrivains concernés, ces appellations perdent une grande partie de leur pertinence pour la compréhension de l'art littéraire post-Zola, disons : je répugne un peu à recourir à l'expression « post-réaliste » dans la mesure où le réalisme constitue toujours l'un des courants majeurs de la fiction. Tout comme l'expressionnisme et l'impressionnisme continuaient d'être les esthétiques dominantes de la peinture européenne vers 1925, lorsque Franz Roh distingua l'émergence d'un style nouveau qu'il proposa d'appeler le réalisme magique mais que l'histoire de l'art nomma « la nouvelle objectivité ».

Que l'hybridité croissante des cultures du monde se reflète dans les oeuvres littéraires est une évidence. Elle nous a valu maint chef d'oeuvre, dont l'un des plus frappants aura été *Les Versets Sataniques* de Salman Rushdie en 1988. Sur le plan thématique, une telle oeuvre se situe bien évidemment dans ce que l'on appelle le post-colonialisme. Mais sur le plan « rhématique » (Genette) son mode narratif, relève d'une écriture post-réaliste distinctive (ni symbolique, ni fantastique, ni féerique, ni science-fictionnelle, ni surréaliste), déjà illustrée dans un roman comme *La Révolte des Anges* d'Anatole France en 1914 ou dans *La Jument verte* de Marcel Aymé de

18. À paraître dans *Études littéraires africaines*.

1933, mode défini par Amaryll Chanady sous l'appellation de réalisme magique. Brouiller ces plans relève non pas des études, mais de la confusion culturelle.

La culture de la France et de l'Europe d'avant 1960 ne se réduisait pas aux produits d'un « empire hégémonique de la raison et du réalisme » ou aux méfaits de la « coloniaiserie », comme l'appelait l'auteur antillais Jean-Louis Baghio'o. Bien plus que la raison, la morale chrétienne, le scientisme, le positivisme, le racisme ou le conservatisme, il me semble que ce sont le rêve, la superstition, la fantaisie, l'irrationnel, l'angoisse, le mystère, l'idéalisme et l'utopie qui ont marqué l'imaginaire de leurs grands écrivains.

Ouvrages cités :

Jacques Baudou, *La Fantasy*, PUF (Que sais-je ?), 2005.

Amaryll Chanady, *Magical Realism and the Fantastic: Resolved Versus Unresolved Antinomy*, New York et Londres, Garland Publishing, 1985.

Wendy Faris, *Ordinary Enchantments: Magical Realism and the Remystification of Narrative*, Nashville, 2004.

Gerald Gillespie, Recension de C. Scheel, *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*, L'Harmattan, 2005, in : *Recherche littéraire/Literary Research*, 2006, vol. 23/45-46, p. 31-33.

Stephen M. Hart et Wen-chin Ouyang (éd.), *A Companion to Magical Realism*, Londres, Tamesis, 2005.

Elsa Linguanti (éd.), *Coterminous Worlds: Magical Realism and Contemporary Post-Colonial Literature in English*, Rodopi, 1999.

Kenneth Reeds, « Magical Realism: A Problem of Definition » in : *Neophilologus*, 90, 2006, p. 175-196.

Franz Roh, *Nach-expressionismus (Magischer Realismus): Probleme der neuesten europäischen Malerei*, Leipzig, Klinkhardt & Biermann, 1925.

Katherine Roussos, *Décoloniser l'imaginaire. Du réalisme magique chez Maryse Condé, Sylvie Germain et Marie Ndiaye*, L'Harmattan (Bibliothèque du féminisme), 2007.

Charles W. Scheel, *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*, L'Harmattan, 2005.

Stephen Slemon, « Magic Realism as Postcolonial Discourse » in : *Canadian Literature* 116, 1988, p. 9-24. Republié in : *Magical Realism – Theory, History, Community*, éd. Zamora et Faris, Duke University Press, 1995, p. 407-426.

Marie Vautier, « La révision postcoloniale de l'Histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo », *Études en Littérature Canadienne*, Vol.16.2., <http://ultrertext.hil.unb.ca/otcgi/llscgi60>.

Jean Weisgerber (éd.), *Le Réalisme magique – Roman. Peinture. Cinéma*, 1er cahier du Centre d'étude des Avant-Gardes littéraires de l'Université de Bruxelles, Ed. L'Age d'homme, 1987.

Lois Parkinson Zamora et Wendy B. Faris (éd.), *Magical Realism – Theory, History, Community*, Durham et Londres, Duke University Press, 1995, p. 407-426.